

Chapitre I

L'inventeur de La Pléiade — L'émigration intellectuelle à New York dans les années quarante — Les débuts d'une petite maison : Pantheon Books — Mary Mellon, Jung et la collection Bollingen — Le Docteur Jivago — Pantheon acheté par Random House.

Avant d'écrire ce livre sur l'édition, j'ai hésité avec le sentiment que ce rôle aurait plutôt dû revenir à mon père. Né en Russie dans les années 1890, il était arrivé en France peu après la Première Guerre mondiale et avait entrepris au début des années vingt une carrière d'éditeur et de traducteur. Avec des moyens très limités, il avait commencé à publier des classiques russes et français et, avec son nouvel ami André Gide, à traduire en français nombre de classiques russes, traductions dont beaucoup sont encore disponibles. Il avait baptisé sa maison Les Éditions de la Pléiade et avait conçu dans les années trente la collection devenue célèbre, la Pléiade, consacrée aux classiques du monde entier. Le but de cette collection était de rendre la littérature mondiale accessible à un prix raisonnable. Ce sont maintenant des livres de luxe, mais à l'origine ils étaient destinés à constituer une collection relativement bon marché et d'accès aisé avec des textes soigneusement édités. Les premiers titres, comme l'œuvre de Proust, n'étaient pas beaucoup plus chers que les éditions brochées de l'époque.

L'entreprise rencontra un tel succès que le capital limité dont mon père disposait devint vite insuffisant. Il se tourna vers Gallimard, où il entra en 1936 pour diriger La Pléiade à l'intérieur de leur structure,

beaucoup plus adaptée. Il pensait faire là sa carrière d'éditeur. Mais, la guerre venue, il fut mobilisé dans l'armée française malgré son âge. Peu après l'occupation, il allait découvrir que l'« ambassadeur » allemand, Otto Abetz, avait apporté avec lui une liste de gens, surtout de Juifs, à éliminer de la vie culturelle française. Le nom de mon père était dans les premiers de la liste, et le 20 août 1940 il reçut de Gallimard une lettre d'une ligne l'informant qu'il ne faisait plus partie de son personnel (bien que cet épisode se soit déroulé sous la contrainte de l'occupant, on comprend que la famille Gallimard ait préféré l'oublier et que pendant plusieurs années on n'ait jamais fait aucune allusion ni au rôle de mon père dans l'apport de La Pléiade à Gallimard ni à son départ. Les détails de ces événements sont décrits dans l'excellente histoire de l'édition en France sous l'Occupation¹, qui n'explique que trop clairement comment le monde de l'édition s'est conduit pendant ces années sombres).

Juif d'origine étrangère figurant sur la liste d'Abetz, mon père comprit vite qu'il était dangereux de rester en France. Une fois démobilisé, il passa une année d'angoisse à essayer d'obtenir visas, papiers de sortie et autres billets vers le salut. Nous avons donc suivi l'itinéraire classique, de la zone nord occupée jusqu'à la zone « libre » où pendant quelques mois nous avons vécu dans ce qui était notre maison de vacances à Saint-Tropez. Finalement, grâce à Varian Fry² nous pûmes obtenir les papiers nécessaires et quitter Marseille pour Casablanca au printemps 1941. La plupart des autres passagers étaient des exilés allemands. Je

me souviens encore de piles de passeports sur le pont du bateau, dont la plupart portaient la croix gammée sur la couverture. Le gouvernement français avait hypocritement déclaré que les hôtels de Casablanca étaient débordés par l'afflux des réfugiés qui devraient donc être logés dans de terribles conditions, dans le désert. Les camps de concentration que Vichy avait obligeamment préparés nous furent épargnés grâce à l'intervention de Gide qui nous prêta son appartement en ville. Après quelques mois d'attente à Casablanca nous gagnâmes Lisbonne puis New York. C'est là que, très vite, mon père fit le pari de recommencer à publier, en français, dans ce pays étranger.

À New York en 1941 il existait déjà une petite colonie française, composée essentiellement de gens arrivés avant guerre pour travailler dans la restauration ou dans d'autres petits commerces. Vint alors s'y adjoindre d'autres exilés, des intellectuels et des politiques, pour la plupart beaucoup plus résolus dans leur opposition au régime de Vichy que les précédents, si bien que la communauté française se trouva divisée, comme on pouvait s'y attendre, entre ceux qui étaient favorables à Pétain, ceux qu'on pouvait qualifier comme beaucoup de leurs compatriotes en France d'*attentistes**, et le petit groupe des partisans de De Gaulle ou de Giraud. Leur nombre comme leur influence étaient limités malgré une importante présence intellectuelle, avec l'arrivée entre autres de Lévi-Strauss, de Georges Gurwitsch, le sociologue, qui fut à l'origine de la création d'une université en exil à la New School de New York.

La Fondation Rockefeller et d'autres institutions s'employaient à obtenir des visas pour les intellectuels français et à leur trouver des places dans des universités américaines. Dans l'ensemble, ces efforts

1. Pascal Fouché, *L'Édition française sous l'Occupation*, Bibliothèque de littérature française contemporaine, 1994.

2. Varian Fry, jeune diplômé de Harvard, se trouvait à Marseille avec la mission de sauver des intellectuels

et des artistes menacés par les nazis. Il aidera en particulier Chagall, Hannah Arendt, Max Ernst, André Breton... Abandonné par le Département d'État, plutôt favorable à Vichy, il finira par être expulsé.

* Les mots suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

furent doublement infructueux. Tout d'abord, le Département d'État était déterminé à limiter à tout prix le nombre des réfugiés en provenance d'Europe, ainsi que l'a bien décrit David Wyman dans *The Abandonment of the Jews*¹. D'autre part il existait une forte opposition antisémite au projet dans beaucoup d'universités américaines. Les institutions les plus prestigieuses comme Harvard, dont on aurait pu penser qu'elles accueilleraient volontiers les intellectuels réfugiés, organisèrent une forte résistance ouvertement xénophobe et antisémite.

Cependant, malgré les quotas et tous les obstacles, à la fin des années trente et même après le début de la guerre, des centaines de milliers de réfugiés arrivèrent en Amérique. Le plus grand nombre – quelque 300 000 – venaient d'Allemagne et d'Autriche. On comptait parmi eux de grands éditeurs allemands dont plusieurs s'efforcèrent de fonder une maison d'édition en exil, certains à Mexico, mais la plupart à New York. Quelques-uns publiaient en allemand, comme la famille qui était à la tête de Fischer Verlag. D'autres essayèrent de créer de toutes pièces des maisons publiant en anglais, parfois dans des domaines très différents de ceux qu'ils couvraient dans leur pays d'origine. Kagan par exemple, l'éditeur de la maison Metropolis à Berlin – connu en Europe dans les années vingt pour publier les exilés russes d'alors –, se retrouva à la tête d'une nouvelle maison, International University Press, spécialisée dans la psychanalyse freudienne. Kurt Wolff, l'un des plus prestigieux éditeurs allemands de l'entre-deux-guerres, célèbre pour ses publications originales de l'œuvre de Kafka, fonda Pantheon Books à New York avec sa femme Helen et un partenaire américain.

Bien que les éditeurs, les journalistes et autres hommes de médias fussent malgré tout peu nombreux à avoir trouvé le chemin de New York, c'est en partie pour eux que mon père entreprit de publier des livres qui paraissaient alors clandestinement en France. Avec un petit capital réuni auprès d'amis, il commença sous son nom une collection qui permit aux Américains de lire les textes de la Résistance. *Le Silence de la mer* de Vercors sortit à New York peu après que la RAF en eut largué des exemplaires au-dessus de la France. D'autres livres, comme *L'Armée des ombres* de Joseph Kessel et les poèmes d'Aragon, étaient publiés en version brochée, à la française. Ces livres avaient l'avantage d'établir pour les Français installés en Amérique un lien avec ce qui se passait en Europe. La maison put signer des contrats avec des éditeurs d'Amérique Latine partageant les mêmes idées. Les Ediciones del Sur de Victoria Ocampo à Buenos Aires comptaient parmi ceux qui suivaient les publications de mon père, ce qui permit à nombre de ses livres d'avoir une édition en Argentine.

En 1942, peu après la fondation de Pantheon Books, mon père joignit ses forces à celles de Kurt Wolff. Pantheon avait déjà commencé à publier, en anglais et en allemand, un catalogue de très haut niveau littéraire et culturel. Certains auteurs allemands et autrichiens comme Hermann Broch étaient publiés simultanément en allemand et en anglais. Curieusement, les 1 500 exemplaires allemands de *La Mort de Virgile* furent immédiatement vendus, alors qu'il fallut plus de vingt-cinq ans pour qu'un tirage analogue en anglais finisse par s'épuiser. Les bureaux étaient une oasis heureuse sur Washington Square. Dans l'une de ces maisons georgiennes qui bordaient le sud du jardin, près de la demeure de Henry James, ce petit groupe d'Européens s'efforçait de trouver dans leur culture ce que leur nouveau public pourrait apprécier.

1. Traduction française : *L'Abandon des Juifs. Les Américains et la solution finale*, Flammarion, 1987 .